

POUR CITER CE TEXTE :

Rubén Darío, *Los raros*, « L'art en silence », 1905.

Traduit de l'espagnol (Nicaragua), par Magali Homps pour L'atelier du tilde.

URL : www.atelier-du-tilde.org/fichiers/art-silence.pdf

Consulté le + date.

RUBÉN DARÍO

Los raros

L'art en silence

Traduit de l'espagnol (Nicaragua), par Magali Homps pour L'atelier du tilde.

On a peu commenté *L'Art en silence* de Camille Mauclair, et c'est bien naturel. « L'art en silence » au pays du bruit ! Il ne pouvait en être autrement. Il n'existe que bien peu de livres remplis comme celui-ci de bonnes choses, plus beaux ou plus nobles ; ce livre est le fruit d'un jeune homme imprégné d'un parfum de sagesse et d'une saveur de siècles. À sa lecture, voici le spectacle qui s'est offert à mon imagination : un champ immense et préparé pour le labour ; un jour à son plus bel instant et un paysan matinal qui pousse avec force sa charrue, fier que sa vertu triptolémique apporte avec elle la certitude de l'heure de paix et de fécondité du lendemain. Dans la confusion des tentatives, dans la lutte des tendances, parmi les vers de mirlitons d'apôtres mal convaincus et l'imitation de sectaires titubants, la voix de ce travailleur digne, de cet intellectuel sincère, dans le sens absolu du terme, est d'une vibration transcendante. Il ne peut y avoir profession de foi plus transparente, plus noble et plus généreuse.

« Je crois en la vanité des prérogatives sociales de ma profession et du talent pour lui-même. Je crois en la mission difficile, épuisante et presque toujours ingrate de l'homme de lettres, de l'artiste, du circulateur d'idées : je crois que l'homme qui, au nom d'un talent que Dieu lui a prêté, né-

glige son caractère et s'estime exonéré des devoirs urgents de l'existence humaine, désobéit à l'humanité et est puni. Je crois en l'acceptation de tous les devoirs par le secours de la charité et de la fierté, je crois en l'individualisme artistique et social. Je crois que l'art, ce silencieux apostolat, cette belle pénitence choisie par quelques êtres que leur corps fatigue et empêche plus que d'autres de rejoindre l'infini, est une obligation d'honneur qu'il faut remplir avec la plus sérieuse, la plus circonspecte probité, qu'il est de bons ou de mauvais artistes mais que nous n'avons à juger que les menteurs et les sincères, que la vanité est l'ennemie mortelle, la seule réellement terrible, de l'homme qui se sent doué de pensée et d'expression. Et je crois enfin que les artistes influent capitalement sur les âmes, qu'ils ont charge de consciences, et qu'ainsi les sincères seront exaucés dans le très haut ciel de la paix, alors que les brillants, les satisfaits, les menteurs seront frappés.

Je crois tout cela, parce que j'en ai déjà vu des preuves autour de moi, et que j'en ai ressenti la vérité en moi-même après avoir écrit plusieurs livres, non sans sincérité ni travail, mais avec la confiance précipitée de la jeunesse.¹ »

En effet, qui aurait pu prévoir, chez l'auteur de tant de pages de rêveries –*Couronne de clarté* ou *Sonatine d'automne*–, cet élan vers un idéal de morale absolue, vers ces régions vraiment intellectuelles où il n'est absolument pas nécessaire de faire du bruit pour être écouté ? Il a regroupé dans ce volume sain plusieurs artistes isolés, dont l'existence et l'œuvre peuvent servir d'exemples stimulants dans la lutte des idées et des aspirations mentales : Mallarmé, Edgar Poe, Flaubert, Rodenbach, Puvion de Chavannes et Rops chez les morts, mais aussi de jeunes énergies actives et remarquables. Ses essais magistraux à l'idéologie sagace sur Jules Laforgue et Auguste Rodin étaient alors déjà connus.

Chaque jour, la gloire désormais sans ombre d'Edgar Poe s'affirme avec plus d'éclat, et ce depuis sa prestigieuse introduction par Baudelaire, gloire qui fut ensuite couronnée par l'esprit transcendentalement compréhensif et séduisant de Stéphane Mallarmé. Mais, parmi tout ce qui a été écrit sur l'infortuné poète nord-américain, il y a très peu de choses qui atteignent la profondeur et la beauté de ce qui se trouve dans l'essai de Mauclair. C'est un chapitre tutélaire sur la psychologie du malheur, qui produira chez certaines âmes les bienfaits d'un remède, la sensation d'une potion cordiale et revigorante. Ensuite cet esprit pénétrant et curieux fait voir sous un jour nouveau l'idéologie de Poe, et de nombreux points qui, avant, semblaient voilés ou obscurs, sont à présent baignés d'une douce et affectueuse pénombre que dégage l'esthétique élevée et pure du commentateur.

Une de ses plus grandes gentillesse a été d'effacer la noire auréole de beauté légèrement macabre, que le prétexte de la bohème a voulu faire apparaître autour du front du grand yanqui. Dans ce cas, comme dans d'autres, comme par exemple dans celui de Musset, ou celui de Verlaine, le vice est ma-

1. Camille Mauclair, *L'art en silence*, Paris, Ollendorff, 1901, p.VII.

lignement occasionnel, le complément du malheur fatal. Le génie originel, libéré de l'alcool et autres substances semblables, pourrait sans cesse se déployer, ses floraisons étant, dans ce cercle vertueux, libérées de l'obscurité et des misères tragiques. En résumé, Poe demeure, pour l'essayiste, « sans imitateurs et sans aînés, un phénomène littéraire et mental, germé spontanément dans une terre ingrate, mystique purifié par cette douleur dont il a donné l'inoubliable transposition, levé outre mer, entre Emerson miséricordieux et Whitman prophétique, comme un interrogateur de l'avenir »².

De Flaubert –ce vaste spectacle– il propose une nouvelle approche. La somme de ses raisonnements nous conduit à ce résultat : « Flaubert n'a de réaliste que l'apparence, d'artiste impassible que l'apparence, de romantique que l'apparence. Idéaliste, chrétien et lyrique, voilà ses traits essentiels. »³ Et ses démonstrations sont conduites par le biais de l'aimable et irrésistible logique de Maclair, qui nous présente la figure superbe du « bon géant » sous cet angle devenu maintenant définitif. La maladie de la forme, soutenue par d'autres dons de force et de méthode, a aussi une fin reconfortante, par l'exemple de la volonté et de la souffrance, dans l'invincible passion des lettres. Sur Mallarmé, la leçon est encore d'une vertu qui concrétise une morale supérieure. Ce poète à qui la vie ne consentait pas le triomphe et qui, aujourd'hui, baigne dans la gloire, « le soleil des morts » avec sa lumière dorée ne se distingue-t-il pas déjà dans toute sa grandeur et toute sa beauté ?

La représentation symbolique est dans l'idée graphique de Félicien Rops : la harpe ascendante, vers laquelle tendent, dans l'éther, d'innombrables mains de l'invisible. L'honorabilité artistique, le caractère dans l'idéal, la sainteté, si l'on peut dire, du sacerdoce ou de la mission de beauté, faculté inouïe qui a trouvé sa singulière représentation dans ce merveilleux maître, qui à travers le silence, s'est dirigé vers l'immortalité. Une phrase tirée de la Vie de Pascal de Madame Perier, sert d'épigraphie à l'essai affectueux, admirable et admiratif, juste, consacré au docteur du mystère : *Nous n'avons su toutes ces choses qu'après sa mort.*

L'esthétique mallarméenne a pour cette fois trouvé un avocat qui s'éloigne des attaques faciles d'un Wisewa, des exégèses amusantes de divers théoriciens, comme des oppositions blindées de la rhétorique scolaire, ou, ce qui est pire, accompagnant le rire grossier d'une inimitié qui ne raisonne pas, la dissertation brouillonne de plus d'un pseudo-disciple.

Les pages dédiées à Rodenbach, avec lequel il est lié de plus près par la jeunesse, dans une affection artistique fraternelle, mitigent leur tristesse dans l'affirmation d'un caractère généreux et serein, d'une vie comme automnale, le tout éclairé par la lumière crépusculaire de la poésie et de la grâce intérieure. « Nous l'avons connu ironique, enthousiaste, spirituel et nerveux ; mais il était avant tout un mélancolique, même dans le sourire. Nous le sentions moins étranger de par sa voix et

2. *Op. cit.*, p.41.

3. *Op. cit.*, p.85.

certaines signes extérieurs que lointain de par une singulière faculté de réserve. Ce cordial était isolé d'âme. Il y avait dans cette face blonde et fine, dans cette bouche mince, dans ces yeux attirants, une langueur et un fatalisme qui n'allaient point sans étonner. « Il est heureux, pensions-nous, et cependant qu'a-t-il? » Il avait le goût attentif et la compréhension de la mort. Il se tenait au seuil de l'existence, et n'y entraît pas, et de ce seuil il nous regardait tous avec une tristesse profondément délicate. À présent il a repris le chemin éternel : c'était un passant charmant, qui n'a pas dit toute sa pensée dans ce monde. Il était hanté par une mysticité minutieuse et étrange, il évoquait tout ce qui est défunt, recueilli, purifié par l'immobile pâleur des repos séculaires. Il portait partout son cloître intérieur, et s'il a désiré être enseveli dans cette Bruges qu'il aima tant, on peut dire que son âme y était endormie déjà dans la pacifique beauté d'une mort harmonieuse. »⁴ Dites-moi si ce camée n'est pas d'un enchantement subtil et révélateur, et si l'on ne voit pas à travers lui l'âme mélancolique de l'animateur malheureux de Bruges la morte. Ces paragraphes de Mauclair sont comparables, en tant que portraits, dans la transposition de la peinture à la prose, au pastel admirable dans lequel se perpétue la face triste du disparu, le talent compréhensif de Levy Dhurmer.

Quelques vivants sont aussi présentés et étudiés, et parmi eux il y en a un qui représente bien la force, la clarté, la tradition de l'esprit français, de l'âme française, le talent le plus vigoureux des écrivains actuels de ce pays.

J'ai nommé Paul Adam. Il consacre aussi quelques notes à Elemir Bourges, dont l'œuvre n'a que peu de résonance, mais qui est très estimé par les intellectuels, et à Léon Daudet.

La partie qu'il a appelée « Le crépuscule des techniques » devrait être traduite dans toutes les langues et être connue par la jeunesse littéraire qui, dans tous les pays, cherche une voie, et regarde la culture et la pensée françaises comme des guides et des modèles. C'est l'histoire du symbolisme, écrite en toute sincérité et en toute vérité. Et de celle-ci se détachent des leçons extrêmement utiles, des enseignements dont les bénéfiques sont immédiats, comme par exemple l'étude sur le sentimentalisme littéraire, dans lequel l'âme de notre siècle est analysée de façon tendre et pénétrante à l'éclairage d'une philosophie vaste et généreuse, peu connue dans ces temps d'égotisme super-viril et autres nietzscheries. Je ne saurais pas assez louer les chapitres sur l'art et l'hommage qu'il rend à de grands artistes –des artistes en silence– comme Puvis et Félicien Rops, Gustave Moreau et Besnard, de même que les fragments d'autres études et essais qui, dans ce volume, aident à la compréhension, à l'évaluation et, pour le dire avec mon sentiment, à la sympathie que l'on ressent pour cet avocat sincère d'idées salutaires, pour cet avocat travailleur, grand et authentique, qui est en même temps, lui aussi, un artiste important, un de ceux qui a trouvé une voie sûre et, comme il aimerait que nous l'appelions, un artiste silencieux.

4. *Op. cit.*, p.120.